A LA RECHERCHE DE LA VÉRITÉ SUR L'AMOUR - LE CAS ANNIE ERNAUX ET MARC MARIE

Mirela-Sanda SĂLVAN*

Abstract : *One can find, at the origin of the autobiographical writing, complex motivation: to recall the happy moments and live them through the writing; to tell about a model life; to share experiences with the others; to deal more easily with the difficult moments; to understand oneself better etc.*

In this paper we tackle autobiography – more exactly the truth of a love which is impossible to transpose in writing – starting from 'L'Usage de la Photo'*, a book written by two authors. Protagonists of an unusual love story, Annie Ernaux and Marc Marie decide to write about their relationship starting from a series of photos witnessing their love struggles. The resulting book is a hybrid formed by photos and their comments written successively by the two protagonists. We intend to follow the manner in which the two authors make reference to the past, to each other and to the writing process equally. We will see in what way the same experience is reconstructed by the two lovers, who, even if animated by the desire to be objective and to discover the truth, will inevitably produce different, reconstructed and subjective versions of their common past.*

Keywords: *autobiography; autofiction; truth.*

Les quelques mots clés qui vont constituer le fil rouge de notre article sont des mots familiers utilisés dans la vie de tous les jours, mais dont la définition n'a jamais su être exacte. Philosophes, théologues, anthropologues, poètes et écrivains ont essayé depuis l'aube de l'humanité de comprendre et d'expliquer la *vérité*, l'*amour* et la *mort*. Les points de vue sont divers et parfois opposés, variant selon l'époque, le contexte socio-culturel, le domaine de la connaissance qui aborde le problème, la perspective de celui qui se penche là-dessus, etc.

Le cadre qui occasionne notre analyse sur l'amour et la vérité – et dans un second temps, non moins significatif, sur la mort – est représenté par un livre signé par deux auteurs, sorti en 2005 chez Gallimard. Annie Ernaux et Marc Marie écrivent à deux mains *L'Usage de la photo*, livre qui reconstitue leur histoire d'amour peu commune à partir d'une série de photos représentant des natures mortes formées le plus souvent de vêtements jetés au hasard lors de leurs ébats amoureux. Les photos sont reproduites dans le livre, chacune d'elles étant suivie par le commentaire que l'homme et la femme font – en tout indépendance consentie – là-dessus.

Il y a deux détails que nous tenons à mentionner : le premier vise la grande différence d'âge entre les protagonistes (au risque de paraître désuet dans une période où – au moins au niveau du discours polliticaly correct – on ne s'étonne plus devant les couples où la femme est plus âgée que l'homme); le deuxième détail, plus significatif que le premier et sur lequel on va revenir systématiquement par la suite, porte sur le cancer du sein de la protagoniste, contemporain de l'histoire d'amour faisant l'objet du livre.

L'Usage de la photo est donc un livre hybride, formé de photographies et de textes à la fois ; il comporte deux formes d'expression – l'image et le texte – et deux auteurs (photographes amateurs et écrivains à la fois). La paternité des images semble

* Université « Politehnica » de Bucarest, mirelasalvan@gmail.com

BDD-A6071 © 2013 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 17:12:00 UTC)

ne pas avoir d'importance pour les protagonistes, le côté artistique des photos n'étant pas du tout investi : « La où prédomine la recherche esthétique, le sens fait défaut. » (Ernaux, A., Marie, M., 2005 : 147). Seul le côté témoignage des photos est valorisé, les images ayant l'unique rôle de faire arrêter un moment heureux afin d'attester de sa réalité. Sans en avoir parlé auparant et presque simultanément, Annie Ernaux et Marc Marie ont envie de retenir une preuve objective de leur amour ; il s'agit le plus souvent de leurs affaires jetées par terre avant l'amour physique. Il faut mentionner que les quatorze photos du livre avaient été selectionnées sur une bonne quarantaine et qu'aucune image ne comporte de protagoniste humain. Vivant l'aventure amoureuse d'une manière intense, l'homme et la femme se retrouvent souvent, le lendemain de leurs étreintes, désemparés devant les dépouilles de la fête amoureuse. Ils ressentent un fort besoin de garder quelque chose de palpable de l'amour passé, incontestable mais déjà lointain. Les amoureux donnent l'impression de ne pas croire à la vérité de leur amour à peine consommé, ressentant le besoin d'en conserver une « trace objective » : « [...] comme si faire l'amour ne suffisait pas, qu'il faille en conserver une représentation matérielle, nous avons continué de prendre des photos. » (Ernaux, A., Marie, M., *op. cit.* : 9).

L'histoire d'amour se veut heureuse, c'est pourquoi ses protagonistes veulent prolonger le bonheur qu'elle leur apporte, continuer à y croire à partir de traces objectives. Marc Marie invoque le caractère fugace de ses heureux séjours avec Annie Ernaux, dans le sens déjà évoqué du besoin d'en garder quelque chose de palpable : « Je me retrouvais dans mon petit appartement au cinquième étage, désespéré de ne pas pouvoir retenir le bonheur. » (Ernaux, A., Marie, M., *op. cit.* : 148). Les photos représentent donc une assurance, la confirmation que le passé a été réel, qu'on a été là, qu'on a aimé et qu'on nous l'a rendu.

Une étude sur le bonheur entreprise par Christophe André identifie une séquence d'opérations psychologiques absolument nécessaires à son apparition (André, C., 2003 : 36). Il y aurait, selon le psychiatre français, quatre étapes dans ce qu'il appelle « l'alchimie du bonheur » : tout d'abord on éprouve quelque chose ; on prend conscience de ce que l'on a éprouvé, phase essentielle dans le processus ; après cette prise de conscience on est tellement comblé, qu'on ne désire plus rien, on veut arrêter le moment ; presque simultanément à l'étape précedente, on réalise avec regret que cela va s'arrêter et que cet arrêt même est un ingrédient de base du bonheur (*ibidem*).

Où l'on est dans ce schéma avec nos deux protagonistes ? Les conditions classées par Cristophe André paraissent respectées pour mettre l'étiquette de bonheur à leur expérience. D'autre part, ce qu'ils semblent vouloir c'est conserver dans un autre espace – celui de la création – leur expérience de vie dont la finitude ils seraient conscients. C'est de là que provient une certaine anxiété ressentie par les amoureux, en quelque sorte conscients de l'impossibilité de retenir – que ce soit par les photos ou par l'écriture – le bonheur vécu ensemble.

Ils photographient « comme des flics l'auraient fait après un meurtre » (Ernaux, A., Marie, M., *op. cit.* : 30) le cadre déjà lointain de leur amour. Conscients du caractère fulgurant du bonheur, ils ne peuvent pas acquiescer à sa disparition définitive. Une deuxième étape visant à la reconstruction du bonheur et de sa vérité s'impose au moment où, après la prise de photos, l'homme et la femme se décident à écrire là-dessus, chacun de son côté, sans échanger des impressions au cours du processus l'écriture. Les photos s'avèrent donc incomplètes, car elles sont incapables de rendre la réalité dans toute sa complexité :

BDD-A6071 © 2013 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 17:12:00 UTC)

> Rien dans la photo des odeurs de la cuisine le matin, mélange de café et de toasts, de nourriture pour chats, d'air de mars. Rien des bruits, le déclenchement régulier du frigo, peut-être la tondeuse des voisins, un avion vers Roissy. Juste la lumière qui tombe pour toujours sur le carrelage, les oranges dans la poubelle, le bouchon vert de la bouteille d'eau de Javel. Toutes les photos sont muettes, celles prises dans le soleil du matin plus que d'autres. (Ernaux, A., Marie, M., *op. cit.* : 54)

Ce mutisme de l'image – qui reste toutefois une preuve tangible et incontestable du temps et de sa réalité lointaine – requiert un adjuvant dans le travail de récupération du passé. C'est l'écriture qui est censée donner ce coup de main. On a les images, on va avoir leur commentaire écrit par les protagonistes. A la recherche d'un passé idéal et idéalisé, les amoureux convoquent toutes leurs forces créatrices : « Photo, écriture, à chaque fois il s'est agi pour nous de conférer davantage de réalité à des moments de jouissance irreprésentables et fugitifs. » (Ernaux, A., Marie, M., *op. cit.* : 13)

Est-ce que les perspectives sont convergentes ? Est-ce que la réalité de l'amour est la même pour les deux amoureux sachant qu'ils ont traversé la même expérience ? Où est la vérité d'un passé commun partagé en bonheur ? On a affaire sans doute à une écriture autobiographique et à des bonnes intentions incontestables de ceux qui écrivent ; aucune tentation de fausser l'histoire, aucun intérêt à le faire. Pourquoi cette femme et cet homme s'engagent-ils dans cette expérience, qu'est-ce qu'elle leur apporte ?

Le lecteur ne pourra sans doute pas éviter ces questions ; le livre nous met en face de perspectives plus ou moins convergentes sur l'expérience amoureuse, mais ce n'est pas ça qui intéresse. On sait depuis Serge Doubrovsky que toute reconstitution autobiographique du passé se place inévitablement sur le territoire de la fiction, dans le sens d'une reconstruction imparfaite. L'*autofiction* reste encore une notion controversée malgré son apparition déjà lointaine en 1977, surtout à cause des sens divers, voire opposés, qu'on a pu lui donner. Nous considérons que Marc Marie et Annie Ernaux ne peuvent produire par leur écriture qu'une vision subjective et fragmentaire du passé, ce qui fait de leurs productions respectives des autofictions. Nous empruntons cette logique à la théorie de Serge Doubrovsky sur le genre autobiographique soutenant qu'il est impossible d'écrire « vrai » sur soi, malgré toutes les bonnes intentions qu'on puisse mobiliser dans ce projet (Doubrovsky, S., 1988).

Critique littéraire et écrivain – souvent à la première personne – à la fois, Serge Doubrovsky pense que « l'autoperception du sujet ne saurait être porteuse d'aucune vérité » (Doubrovsky, S., *op. cit.* : 71). Il considère que l'écriture de soi ne doit par servir le but vain de récupérer le passé dans la forme exacte où il s'est produit, car cela ne sert à rien:

> La « vérité », ici, [Doubrovsky fait référence à la cure psychanalytique et à l'écriture autobiographique en égale mesure] ne saurait être de l'ordre de la copie conforme, et pour cause. Le sens d'une vie n'existe nulle part, n'existe pas. Il n'est pas à découvrir, mais à inventer, non de toutes pièces, mais de toutes traces : il est à construire. (Doubrovsky, S., *op. cit.* : 77)

Bien qu'elle refuse l'intégration de ses livres dans la catégorie de l'*autofiction* – à cause surtout d'une perception du concept différente de celle que Doubrovsky lui a donné –, Annie Ernaux semble partager ses conceptions théoriques. A la fin de l'introduction de *L'Usage de la photo*, elle fait une déclaration un peu surprenante, contrariant en quelque sorte le désir de vérité et de récupération fidèle de la réalité de l'amour passé : « Le plus haut degré de réalité, pourtant, ne sera atteint que si ces photos écrites se changent en d'autres scènes dans la mémoire ou l'imagination des lecteurs. » (Ernaux, A., Marie, M., *op. cit.* : 13) Voilà comment l'imagination trouve son compte

BDD-A6071 © 2013 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 17:12:00 UTC)

dans une histoire qui au premier abord se conjuguait seulement avec l'exactitude, la fidélité au passé, la copie conforme de celui-ci. Elle sera d'ailleurs convoquée plus d'une fois au cours de l'écriture, surtout lorsque les photos n'auront pas la force nécessaire pour activer la mémoire. En voilà un exemple : « Je ne suis plus dans la réalité qui a suscité mon émotion puis la prise de vue de ce matin-là. C'est mon imaginaire qui déchiffre la photo, non ma mémoire. » (Ernaux, A., Marie, M., *op. cit.* : 24)

L'honnêteté d'Annie Ernaux est doublée, quelques pages plus loin, par la sincérité de son compagnon pour qui la chronologie exacte des photos n'a pas d'importance : « Me dire aujourd'hui qu'il s'agit de la toute première [photo] d'une longue série n'a pas de réalité en soi. Si l'on étalait l'ensemble de ces images sur une table, celle-ci pas plus qu'une autre n'aurait valeur d'*incipit*. » (Ernaux, A., Marie, M., *op. cit.* : 29) Cet exemple n'est pas singulier, Marc Marie étant conscient – tout comme sa partenaire – du fait que l'exactitude dans la reconstitution de tous les détails est impossible et parfois inutile. De cette insuffisance il parle avec désinvolture, étant sûr que certaines inadvertances (dates et lieux exacts, par exemple), ne sauraient pas nuire à une vérité se situant à un niveau supérieur dans le plan du vécu : « [...] telle étreinte dans le bureau d'A., je la reconstituerais dans sa chambre ; tel disque écouté ensemble à l'automne, je le situerais au printemps. » (Ernaux, A., Marie, M., *op. cit.* : 30) Ce n'est donc pas l'ordre chronologique des scènes qui est important, mais l'expérience dans sa globalité, ce qu'elle a pu apporter a ses protagonistes ; ce qu'ils ont construit en la vivant.

Nous avons lu dans ce texte beaucoup de tension émotionnelle, pour ne pas dire malheur. Mais ces sentiments sont rarement explicites, grâce surtout à une certaine maturité de la femme. Cette relation amoureuse est par elle-même une sorte de cri de désespoir. Voyons plus clairement qui en sont les protagonistes : une femme souffrant d'un cancer du sein pour lequel elle suit un traitement (les accessoires et les signes explicites du cancer trouvent leur place dans le texte comme dans la vie – cathéter permanent, pochette de chimio, perruque imposée par la chute de cheveux provoquée par la chimiothérapie, manque des cils et des sourcils, aspect de cire de la peau) et un homme ayant perdu sa compagne, sa maison et son emploi. Chacun est à la fin de quelque chose et rêve à un nouveau début.

La mort hante les lignes et sans doute les jours passés ensemble par le couple. Marc Marie confesse d'ailleurs que, de son point de vue, le livre aurait très bien pu s'appeler « L'amour est la mort ». Mais il s'agit d'une mort qui n'est pas toujours effrayante et à laquelle on a fait de la place dans la vie. En fait, avec toutes les évidences d'une possible fin, quelle attitude plus sage auraient pu adopter les deux protagonistes ? « Il faut ajouter de la vie aux jours lorsqu'on ne peut plus ajouter de jours à la vie », affirme Cristophe André – en citant Jean Bernard – dans un sous-chapitre dédié à la vieillesse dans son livre sur le bonheur que nous avons déjà cité. (André, C., 2003 : 87). C'est exactement ce que Marc Marie et Annie Ernaux ont l'air de faire dans la période d'incertitude sur la suite de la maladie vécue par la protagoniste. Sous la menace plutôt douce de la mort, chaque moment est vécu avec une intensité enviable :

> Comme si nos jours étaient comptés. Comme pour créer une suite d'instants parfaits – l'apéro à la petite table du salon, la préparation du dîner, la mise en place de la nappe, de la vaisselle, des bougeoirs, le choix du vin – de petites bulles au sein desquelles le tragique des événements de nos vies respectives serait à la fois banalisé et interdit de séjour. De bulle en bulle, la mort a fini par lâcher prise. Pas opiniâtre, la mort. (Ernaux, A., Marie, M., *op. cit.* : 75)

BDD-A6071 © 2013 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 17:12:00 UTC)

La plupart des gens vivent dans ce qu'on pourrait appeler une illusion du temps qui ne finit jamais. Nous avons très souvent l'impression d'avoir à disposition tout le temps du monde pour réaliser nos rêves. Certains ont la chance de la révélation contraire, souvent dans le cas d'une maladie grave qui remet les choses en place et corrige les perceptions. Annie Ernaux parle de la période où elle a suivi le traitement pour son cancer comme des grandes vacances de sa vie favorisées par la maladie. Rien ne presse plus, rien n'est plus obligatoire, les soucis quotidiens pâlissent devant la mort possible.

Le traitement du cancer occasionne à la femme des vacances réelles auxquelles elle semble avoir rêvé sans pouvoir en jouir. Les lignes où elle parle de son hospitalisation font penser plutôt au bonheur qu'à la mort, suggérant que les deux pourraient faire un couple intéressant :

> Mon séjour à l'Institut Curie pour l'intervention chirurgicale, six jour plus tard, a été d'une grande douceur. On m'avait enlevé la tumeur et des ganglions. L'analyse des tissus retirés permettrait de dire s'il fallait procéder ultérieurement à l'ablation entière du sein. M. passait des heures enlacé à moi. Dans le sourire des infirmières et des aides-soignantes, on lisait de l'approbation. J'entendais la rumeur des manifs contre la guerre en Irak provenant du boulevard Saint-Michel. Et toujours dans le couloir retentissait régulièrement la note claire de l'ascenseur s'arrêtant à l'étage. Dans mon journal j'ai écrit que je me sentais infiniment heureuse. (Ernaux, A., Marie, M., *op. cit.* : 18-19)

Ce n'est pas la seule occasion où la femme associe la période passée à l'hôpital d'oncologie au bonheur : « [...] je m'étais sentie au contraire [de ce que l'on peut croire] dans une sorte de lieu idéal, sans exemple aujourd'hui, où des humains attentifs et souriants apportent soins et douceur à d'autres humains démunis. » (Ernaux, A., Marie, M., *op. cit.* : 27-28).

Bibliographie

André, C., *Vivre heureux – Psychologie du bonheur*, Odile Jacob, Paris, 2003
Doubrovsky, S., *Autobiographiques : de Corneille à Sartre*, PUF, Paris, 1988
Ernaux, A., Marie, M., *L'Usage de la photo*, Gallimard, Paris, 2005
Gasparini, P., *Autofiction Une aventure du langage*, Seuil, Paris, 2008

BDD-A6071 © 2013 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 17:12:00 UTC)